



HAL
open science

Premiers contacts entre la France et le Japon en 1860 : le récit d'Eugène de Monet de la Marck, officier français de la marine de Napoléon III

Laurent Guihéry

► To cite this version:

Laurent Guihéry. Premiers contacts entre la France et le Japon en 1860 : le récit d'Eugène de Monet de la Marck, officier français de la marine de Napoléon III. 2019. halshs-02182994

HAL Id: halshs-02182994

<https://shs.hal.science/halshs-02182994>

Preprint submitted on 14 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Premiers contacts entre la France et le Japon en 1860 : le récit d'Eugène de
Monet de la Marck, officier français de la marine de Napoléon III

First contact between France and Japan in 1860: story of travel of Eugène de
Monet de la Marck, French Navy officer of Napoléon III

Laurent Guihéry

Professeur, Université de Cergy-Pontoise

laurent.guihery@u-cergy.fr

V4 – 14/07/2019

Mots-clés : Japon, Relations internationales, Transport, Marine de Napoléon III

Keywords: Japan, International Relations, Transport, Navy of Napoleon III

Résumé : Les récits de voyage ou de campagne constituent parfois une mine d'informations pour comprendre les relations qui se sont nouées entre les nations et les peuples. Cet article fait la synthèse du récit d'Eugène de Monet de la Marck, officier français de la marine de Napoléon III lors d'une des premières ambassades françaises au Japon à la fin de décembre 1860. Il y décrit un pays surprenant, organisé et chaleureux, y observe une nature florissante et revient sur les origines de la fermeture de ce pays aux occidentaux durant les deux siècles qui ont précédés.

Summary: stories of travel or campaign sometimes constitute a mine of information to understand the relationships that were established between nations and people. This article is the synthesis of the story of Eugène de Monet de la Marck, French officer of the Navy of Napoleon III during one of the first French embassies to Japan at the end of December, 1860. He described a surprisingly organized and friendly country, observed a thriving nature and studied the origins of this country's isolation from Westerners during the two centuries that preceded.

Cet ouvrage de 612 pages - Lettres d'un marin : extraits recueillis pour ses enfants de la correspondance intime de Eugène de Monet de la Marck, capitaine de frégate, officier de la légion d'honneur, 1849-1867, Imprimerie d'Auguste Hérissey, Evreux, 1871 (Référence Bibliothèque Nationale de France NF : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30724832s>) - regroupe la correspondance privée de cet officier de marine de Napoléon III publiée en 1871, vraisemblablement par son épouse ou sa famille, quatre années après son décès à Saïgon en 1867¹. Il offre une description intéressante des campagnes coloniales de la France en Asie. Il nous intéresse ici car il décrit une des premières ambassades françaises au Japon commandée par l'Amiral Page à la fin de décembre 1860 – frégate « Renommée »² et corvette à vapeur « Monge »³ - , auquel M. Eugène de Monet de la Marck participa. Son nom apparaît aussi dans la monumentale thèse de Michèle Battesti sur la marine de Napoléon III à la page 847 lors de la description de la seconde campagne de Chine et l'expédition combinée franco-britannique en 1860 (Battesti, p. 830-857). Il est en effet indiqué : « Une dernière reconnaissance est effectuée par le lieutenant de vaisseau de La Marck et l'ingénieur hydrographe Manen (Battesti, 1997, p. 847).

En effet, les relations modernes entre France et Japon ont débuté par la signature le 9 octobre 1858 (ou le 3 septembre selon l'ancien calendrier lunaire du Japon) du premier Traité de paix, d'amitié et de commerce entre les deux pays⁴. En 1858, la France nomma en effet le baron Jean-Baptiste Louis Gros Ministre plénipotentiaire chargé de la négociation de ce traité commercial (assisté de Charles de Chassiron et d'Alfred de Moges (Guimet, 2019), dans la foulée des traités signés avec les Etats-Unis⁵, les Pays-Bas⁶, la Grande-Bretagne et la Russie. Il accosta au port de Shimoda (pointe sud de la péninsule d'Izu) avec trois navires de guerre et remit une lettre personnelle de Napoléon III au Shogounat.

¹ Il est né à Corbeil le 14 mai 1826 « d'une ancienne famille béarnaise qui « ayant suivi la destinée d'Henri IV, se fixa en Picardie (Introduction, p.II). Son grand père fut le grand botaniste Lamarck, qui a « embrassé les opinions républicaines » et publia : « Flore française » et « Histoire naturelle des animaux sans vertèbres ». Il entra en 1845 à l'Ecole Polytechnique. « Il y sortit en juin 1848 dans un rang qui lui permettait de choisir entre presque toutes les carrières civiles et militaires, il prit sans hésiter la marine. Peu de mois après cela, nous le retrouvons à Toulon : la carrière de marin commençait ». (p. V).

² Frégate mixte à voile et à propulsion à vapeur de 1^{er} rang construit à Rochefort : sur cale en 1826 (voile seulement) ; lancée le 28.07.1847 ; transformée en mixte vapeur en 1857 - 1858. En service en juin 1859. Rayé le 15.11.1878. Mentionnée par Battesti, 1997, p. 887. En février 1861, lors de la seconde campagne de Cochinchine (1860-1862), elle portait le pavillon du contre-amiral Page.

³ Aviso de première classe ou corvette construit à Brest en 1857 et lancé le 19 mars 1859. Disparition dans un typhon en mer du Japon le 4 novembre 1868. Mentionné par Battesti (1997, p. 887). En 1863, cet aviso accompagna une ambassade nipponne envoyée à Napoléon III pour présenter les excuses du Shogun liées à l'assassinat du Lieutenant Camus à Yokohama en 1863 et du bombardement d'un aviso français dans le détroit de Shimonoseki en juin 1863 (Battesti, 1997, p.963).

⁴ Il permet aux ressortissants français d'accéder aux ports d'Hakodate, de Kanazawa et de Nagasaki à compter du 15.08.1859, au 1.01.1860, celui de Niigata et au 1.01.1863 celui de Hyogo (Battesti, 1997, p.959).

⁵ Les Etats-Unis furent le premier pays à signer un Traité, faisant suite à l'arrivée au Japon des « bateaux noirs » du commodore Matthew Perry en 1853 : Traité de Kanagawa le 31 mars 1854 (Shogun d'Edo et commodore Matthew C. Perry) qui met un terme à la politique isolationniste du Japon depuis 1637. Ces traités comportaient d'ailleurs des « clauses discriminantes » (Revue Officielle du 150^{ème} Anniversaire, 2008, p. 25) que le Japon mettra 40 ans à renégocier : extraterritorialité des étrangers sur le sol nippon et renoncement du Japon à fixer librement ses taxes de douane.

⁶ L'accès au Japon, fermé aux occidentaux depuis 1635 (Battesti, 1997, p. 957), n'était autorisé qu'aux seuls hollandais installés à Decima ou Dejima à Nagasaki. Les premiers Européens qui accostèrent au Japon furent les Portugais en 1543 (Musashi, 1983, p. 150). A la mi-mars 1600, un bateau hollandais en perdition vint accoster au Japon (baie d'Usuki). La poupe de ce navire, qui fut abandonnée, est exposée au Musée National de Tokyo (Musashi, 1983, p. 164). Dans le sens Japon vers l'Europe maintenant, Saint Tropez découvre, stupéfait en 1615, un naufragé en la personne du samurai Hasekura Tsunenaga qui se rendait à Rome par son suzerain le daimyō Date Masamune. C'est peut-être la première rencontre entre un Français et un Japonais. Plus connu est le long séjour au Japon de Français François Caron qui travaillait en 1619 pour la compagnie néerlandaise des Indes

En 1958, Duchesne de Bellecourt, cité dans les lettres d'Eugène de Monet de la Marck (p. 328, lettre du 24 décembre 1860 ; p. 329, lettre du 29 décembre 1860), arrive au Japon sur les pas de l'Ambassadeur du Baron Gros. Il s'installa dans les locaux de la délégation française « dans le temple Saikai-ji de Mita à Edo » (Revue Officielle du 150^{ème} Anniversaire, 2008, p. 25). Il est le premier représentant officiel de la France au Japon de 1859 à 1864. Il sera nommé au poste de consul général à la résidence d'Edo le 2 février 1859 puis chargé d'affaires de France, un titre plus important encore, en 1860 – ce que confirme les lettres d'Eugène Monet de la Marck - et enfin Ministre plénipotentiaire en 1861 (8 juin 1861). Il est assisté, pour l'interprétariat par l'abbé Girard⁷ (p. 335 ; p. 337), cité aussi dans les lettres de Eugène de Monet de la Marck. Comme E. Monet de la Marck le décrit, son séjour au Japon ne fut pas de tout repos et il fut souvent confronté à l'animosité de certains Japonais peu enclins à accepter l'ouverture de leur pays.

C'est en 1862⁸ que la première délégation japonaise du Shogounat de Tokugawa partit pour la France (avec l'écrivain Yukichi Fukuzawa).

Le soutien de la France dans la naissance du Japon moderne fut décisif dans le domaine de la marine⁹. En effet, en 1864, Léonce Verny débarque au Japon et se met à l'œuvre pour la construction de l'arsenal de Yokosuka avec 55 ingénieurs français (Guimet, 2019). Les ingénieurs français vont bâtir la marine militaire japonaise moderne jusqu'en 1876 en y introduisant le système métrique et en réalisant le premier transfert technologique d'envergure de l'histoire mondiale. Le nouvel Empereur - L'ère Meiji débute en septembre 1868 avec le nouvel Empereur Mutsuhito - visitera l'arsenal le 1^{er} janvier 1872 (Guilet, 2019). Entre 1886 et 1890, Louis Emile Bertin (1840-1924), ingénieur de marine de réputation mondiale, en particulier chez les Anglais, arrive au Japon pour poursuivre l'œuvre des premiers ingénieurs français. Il choisit de doter le Japon d'une flotte légère et manœuvrable avec de nouvelles carènes, en rupture avec les marines européennes dotées de cuirassés lourds et peu manœuvrables. Ce choix fut décisif : la marine japonaise triompha de la marine chinoise, équipée de lourds cuirassés commandés à l'Allemagne, le 17 septembre 1894 (bataille navale du Yalou). De même la marine japonaise, commandée par l'Amiral Togo, formé chez les britanniques, étonna le monde les 27 et 28 mai 1905 en surclassant très largement la marine impériale russe (bataille de Tsushima). Emile Bertin développa même deux nouveaux ports militaires au Japon, l'un à Sasebo (Kyushu) et l'autre à Kure près de Hiroshima, d'où partira en 1945 le cuirassier-amiral de la flotte nippone Yamato pour son dernier

orientales. Il est, semble-t-il, le premier Français à pénétrer au Japon. Il y séjourna vingt ans et occupa le poste de directeur de la compagnie au Japon. Plus tard, il participa à la création de la compagnie française des Indes orientales. E. de Monet de La Marck reviendra dans son récit sur ces premiers contacts entre l'Europe et le Japon.
⁷ Un premier contact eu lieu dès avril 1844, l'amiral Jean-Baptiste Cécille dépêcha à Okinawa (Ryukyu) l'Alcmène (capitaine de frégate Eugène Fornier-Duplan) qui y déposa des missionnaires pour y apprendre la langue (Augustin Forcade, Beillevaire, p. 136). Plus tard, un nouveau contact eu lieu lorsque les flottes française et britannique, à l'occasion de la guerre de Crimée, poursuivirent une escadre russe jusqu'aux îles Kouriles. L'Amiral Guérin fait escale dans les ports de Nagasaki et Hakodate en 1855, ils tentent d'établir un contact pour signer un traité identique à celui des Américains mais les japonais refusent tout contact. Sur le chemin du retour, le 17 décembre 1855, une convention d'amitié entre la France et le royaume des Ryukyu (Okinawa) est néanmoins signée sur la base d'une démonstration de force de l'Amiral Guérin (Beillevaire, p. 150). « Les missionnaires Mounicou, Mermet-Cachon, Petitjean, Girard et Furet sont autorisés à séjourner sur l'île mais uniquement dans le cadre de l'étude de la langue japonaise ».

⁸ Dès 1860 aux Etats-Unis, puis en Europe en 1862, 1864 et 1865, le dernier Shogun envoie des ambassades pour observer les systèmes politiques et les capacités techniques et industrielles des pays visités.

⁹ Les Anglais apportèrent une contribution importante pour le développement d'un réseau de chemins de fer. Rappelons que c'est lors d'une invitation de dignitaires japonais à bord de vaisseaux américains que les Japonais découvrirent les chemins de fer : en effet un modèle réduit leur fut présenté et ils furent fascinés. Les chemins de fer ont joué et jouent encore un rôle essentiel dans l'essor du Japon moderne, facilitant des flux de main d'œuvre et permettant d'approvisionner les diverses provinces face à un relief très accidenté peu propice au transport routier.

voyage. « Bertin est considéré au Japon comme le fondateur de la marine moderne impériale » (Guimet, 2019).

En 1865, le paquebot Duplex (messageries maritimes) assure pour la première fois un service de transport dans les eaux japonaises, et permet l'exportation de la soie japonaise (Guimet, 2019).

En 1867, pour la première fois, le Japon participe à l'exposition universelle de Paris.

Récit et observations d'Eugène de Monet de la Marck

Son analyse précise de ce premier contact avec la société et la culture japonaise nous semble intéressant pour comprendre la complexité des relations internationales, aujourd'hui encore.

Ses lettres témoignent aussi d'une véritable attirance pour la culture japonaise, très classique de la mode asiatique en vogue à cette époque en Europe. Il témoigne à plusieurs reprises de son intérêt pour renvoyer en Europe des objets d'arts typique de la culture japonaise : « au Japon, je n'ai acheté que des laques, je puis dire sans vanité qu'elles sont superbes ». Il parle de « japoneries » dans une de ces lettres (p. 342).

Eugène de Monet de la Marck¹⁰ atteint les côtes du Japon le 13 décembre 1860, à bord de la Renommée - une frégate dira-t-il plus tard - accompagnée, précise-t-il plus tard dans son récit (p.326) d'une corvette à vapeur Le Monge. Le 27 novembre 1860, il écrit une lettre de Pé-tché-li où il annonçait à sa femme son départ vraisemblable pour le Japon (p. 322). L'Amiral Page commandait cette expédition (p. 335).

Il mouilla d'abord à Nagasaki semble-t-il, qui est écrit Nangasaki dans sa correspondance (p. 323 et 324). Il y resta 4 jours (p.325) et annonce aussi son séjour à venir à Yédo [NDLR : le nom ancien de Tokyo] (p. 324). Il décrit alors « l'île de Décima »¹¹, occupée par les hollandais depuis 200 ans et qui ont été, jusqu'en 1854, « la seule nation européenne autorisée par les japonais à commercer avec eux ». Selon Eugène de Monet de la Marck, « Décima est grand comme la cour du Louvre » et n'est séparé de Nagasaki par un ruisseau fangeux à peine large de quinze mètres » (p. 324). « Il ne communique avec la ville que par un seul pont et par la mer par un seul embarcadère (p. 324). Au bout d'un quart heure, Eugène de Monet de la Marck « avait tout vu ».

Il passe le pont et décrit Nagasaki qui lui « plaît beaucoup » (p.324). « Les rues sont propres, les maisons gracieuses ». « En décrire une, ce sera les décrire toutes ». Il décrit alors la maison type japonaise, en bois et qui n'a qu'un étage « fort bas »¹². Il est impressionné par la grande flexibilité que donne les panneaux coulissants, ne voit pas de meubles et décrit les tatamis : « ces matelas sont formés d'une couche de roseaux fortement pressés entre deux nattes de paille, il est impossible de ne rien voir de plus frais et de plus doux aux pieds » (p. 325). Il est impressionné par la tenue des maisons, et observe que

¹⁰ Vraisemblablement lieutenant de vaisseau à cette date. Il témoigne souvent dans ses lettres de son envie de passer capitaine de frégate (Il le deviendra puisque le recueil de sa correspondance le mentionne en première page). Il annonce dans une lettre du 9 janvier 1861 avoir reçu la Légion d'Honneur, ce qui lui confère 250 francs par an : il en fait présent à son épouse restée en France.

¹¹ Il précise d'ailleurs que le pavillon hollandais a continué de flotter sur Decima de 1808 à 1812 « alors que la Hollande était française et que toutes les colonies hollandaises appartenaient à l'Angleterre » (p. 324).

¹² Il explique cela par la fréquence des tremblements de terre.

l'on laisse ses souliers à la porte. « Quand un Européen entre chez eux, ils lui font essayer ses souliers avec le plus grand soin » (p.325).

Chaque maison a son jardin, pas plus grand qu'une chambre, « charmant de propreté et de bizarrerie » : allées miniatures, bassins de poissons rouges, massifs d'arbres rabougris ».

Il observe que les boutiques n'étaient rien au dehors et qu'il faut rentrer et parfois monter à l'étage pour « voir ce qu'elles contiennent ».

Il décrit ensuite son premier contact avec « le peuple japonais », qui lui a « paru industriel et intelligent ». Il indique avoir entendu dire « qu'il est très brave et très fier » quoique bienveillant envers les étrangers. Il est impressionné par les habits, « les japonais n'aiment pas les couleurs voyantes » (p. 325). Il observe une certaine hiérarchie de la société japonaise en fonction du nombre de sables que l'on porte à la ceinture (p.326) : « on voit que c'est un peuple guerrier et aristocratique ». Il décrit avec précision « l'ingéniosité » des espadrilles japonaises et les coiffures des hommes.

L'amiral et une quinzaine d'officier supérieur, dont Eugène de Monet de la Marck, sont ensuite reçus par le Gouverneur de Nagasaki. Il décrit sa première expérience d'un repas japonais avec des « goûts étranges ». Il observe que le Gouverneur – « un homme de cour, mais d'une vraie cour » - est assisté d'un homme qui le suit « comme son ombre » : « l'empereur du Japon – écrit-il – envoie un espion près de chacun de ses grands officiers et l'espion rapporte à l'Empereur tout ce que fait l'officier ; c'est le système de ce gouvernement. L'espion est lui-même espionné par un autre espion qui à son tour est surveillé ; il paraît qu'au Japon, la moitié de la population espionne l'autre » (p. 327). Le lendemain, le Gouverneur vint visiter la Frégate : « on lui montra de haut en bas », précise-t-il. Des matelots furent appelés sur le pont pour des démonstrations d'escrime, de savate. Musique sur le pont, une collation s'en est suivie, où de nombreuses boissons alcoolisées furent servies, précise-t-il. De ces deux rencontres, une des premières peut-être sur un bâtiment de la flotte impériale entre Français et Japonais, le bilan que dresse cet officier français est très bon : « le gouverneur a paru enchanté de la réception ».

Il décrit ensuite (p. 328) son arrivée à Yédo dans une lettre datée du 24 décembre¹³. Il est impressionné par le mont Fuziyama¹⁴, « dont la tête, couverte de neige, s'élève à 14.000 pieds au-dessus du niveau de la mer ». La Renommée a mouillé d'abord devant le seul port ouvert aux européens : Kanagawa¹⁵ (p. 328).

Comme à Nagasaki, il se passionne pour le « shopping » dirons-nous maintenant, et témoigne d'un attrait certain pour les objets du quotidien japonais. Cette attirance pour l'Asie sera très forte au XIX^{ème} siècle en Europe. Il décrit que les Américains font de même : « ils achètent tout ce qu'ils trouvent ».

Il apprend ses deux premiers mots : « vayo » qui veut dire bonjour, « sayonara » qui signifie adieu.

En mer, le 29 décembre 1860 (p. 329), il revient dans une lettre sur son séjour au Japon qui l'a véritablement marqué : il décrit Yédo, ville immense, dit-il, dont il estime la population à 2 millions d'habitants. Il reconnaît que les japonais sont peu discutants pour fournir des informations. Il témoigne

¹³ La navigation Nangasaki – Yédo fut compliquée, dit-il, le voyage dura plus longtemps que prévu, en raison du mauvais temps (décembre) et de la faible qualité de l'hydrographie à l'époque.

¹⁴ Dans une lettre à son père écrite en mer le 3 janvier 1861, il le décrit « couvert de neige jusqu'à mi-hauteur ».

¹⁵ Ils sont accueillis à cette occasion par « notre chargé d'affaires au Japon, M. Duchesne de Bellecourt » (cf. introduction). Il indique dans une autre lettre écrite à son père que « les ministres étrangers ont le droit de circuler dans l'intérieur » (p. 337) du Japon et regrette de n'avoir pas vu de plus près le Fuziyama (p. 337).

aussi des difficultés que représente pour la société japonaise « l'introduction des européens dans leur empire » (p. 329) :

« Quelques-uns la souffrent comme un mal impossible à combattre ; mais d'autres n'en veulent à aucun prix. Le gouvernement japonais louvoie entre les passions de ses sujets et les demandes impérieuses des consuls. Il promet à ces derniers protection aux étrangers, mais cette protection n'est pas toujours efficace et, quand un malheur arrive, il est presque impossible d'en obtenir réparation. » (p. 330). La sécurité des occidentaux en visite au Japon n'est pas aisée : malgré une escorte nombreuse – un ou plusieurs jacounines¹⁶. Il décrit diverses agressions contre des occidents, russes, prussiens¹⁷ ou français, qu'il attribue à des « officiers » des « Daïmios » (en italique) dans le texte, qui « sont les chefs féodaux du Japon ».

Dans une lettre écrite après son départ – en mer le 3 janvier 1861 – il revient sur la place des étrangers dans ce Japon qui s'ouvre au monde extérieur : « avec les traités faits avec l'Amérique, avec l'Angleterre, avec la France, les japonais ont été forcés d'admettre les étrangers dans plusieurs villes, mais ils les y mettent tout à fait en quarantaine ; les ports ouverts sont devenus des lazarets. »

Très intéressant, il précise : « il paraît qu'il n'en était pas ainsi il y a deux cents ans : à cette époque, les Hollandais et les Portugais faisaient un commerce considérable avec le Japon et circulaient librement dans l'intérieur de l'empire. Les Portugais, à ce qu'on raconte, se rendirent bientôt insupportables par leurs vices et leurs violences, on les chassa, et le souvenir de leurs excès perpétuera dans les générations suivantes la haine de l'étranger (p.338).

Il rajoute une analyse intéressante : « les Hollandais durent à leur douceur et à leur patience d'être soufferts au Japon ; cependant on les reléguait à Décima, où véritablement ils étaient comme en prison. Parmi les conditions de séjour qui leur furent imposées, il y en a une qui paraît aujourd'hui bien comique, c'est de tenir le gouvernement japonais au courant de toutes les conquêtes des Portugais sur toutes les mers du globe ; cette obligation existait encore il y a peu d'années ».

Il décrit ensuite Yokohama, « un des points ouverts au commerce » et observe les tracasseries qui jalonnent la première cohabitation entre étrangers et japonais au Japon¹⁸ : ainsi, il observe que les Japonais ont creusé un « énorme fossé qui communique avec la mer¹⁹ » tout autour des terrains obtenus par les étrangers à Yokohama. « Tout ce que la police la plus subtile peut inventer, ils l'ont mis en œuvre pour tracasser les Européens. Les malheureux négociants sont assassinés à coups d'épingle ; leurs rapports avec les douanes sont surtout intolérables » (p. 338). Il décrit alors quelques-unes de ces tracasseries et précise : « je doute qu'un tel système puisse tenir longtemps. Les peuples de race saxonne ne sont pas d'humeur à le tolérer » (p.338).

¹⁶ En italique dans son texte : ces jacounines sont des gens à deux sabres, officiers, sergent de ville. Ils sont accompagnés d'un « gardien de quartier » qui tient à la main une longue verge en fer, sorte de houlette, dont le bout supérieur supporte plusieurs anneaux également en fer et qui frappe à chaque coup la terre de sa verge ».

¹⁷ Selon Eugène de Monet de la Marck, il indique – nous sommes en 1860 – que « les Prussiens cherchent à faire un traité de Commerce avec le Japon » (p. 331).

¹⁸ Il cite, dans une lettre envoyée de Saïgon en sept 1861, les tensions diplomatiques survenues entre anglais et japonais : « au Japon, le ministre anglais a été insulté dans sa maison à Yédo ; le premier secrétaire et un attaché ont été blessés. Les Anglais ont envoyé plusieurs navires et un régiment sur la rade de Yédo pour obtenir réparation. Cette affaire inquiète les consuls des autres nations et pourrait amener de graves complications ». (p. 391)

¹⁹ Il compare ce fossé avec le canal de l'Ourq (p. 338)

Une confirmation d'une passion pour le Japon, très en vogue à l'époque

Sa description du Japon féodal est intéressante. Il présente le Japon comme étant « l'Europe au moyen-âge » : un empereur qui n'a une autorité absolue que dans « une faible partie de ses Etats » (p. 332). La plupart des provinces, écrit-il, appartiennent à des « princes héréditaires » - les daïmios – qui sont vassaux de l'Empereur. Eugène de Monet de la Marck précise qu'il y a deux Empereurs au Japon, le mikado²⁰ – chef du pouvoir spirituel, gardien des anciennes lois et de la constitution – et le taïcoun²¹, « qui est le chef temporel » (p. 332). Il indique que les deux pouvoirs peuvent avoir des divergences : les daïmios se rangent alors d'un côté ou de l'autre, d'où de nombreuses guerres civiles, précise-t-il. L'autorité de l'Empereur – le taïcoun - est très respectée et Eugène de Monet de la Marck décrit précisément le cérémonial des visites des daïmios et leurs suites, qu'un observateur décrit à plus de 10 000 hommes dans les cortèges (p. 333). Les daïmios possèdent d'immenses palais à Yédo où ils séjournent lors de leur visite auprès de l'Empereur. Ils peuvent parfois travailler auprès du Gouvernement de l'Empereur :

« Quand un daïmio accepte un emploi du gouvernement, il paraît qu'il doit laisser ses femmes et ses enfants à Yédo, c'est une garantie de sa fidélité dans les mains du gouvernement ».

Il est impressionné par « les marques extérieures de respect des Japonais pour l'autorité » (p. 333).

Il participe à la délégation française²² qui rencontra le « Premier Ministre » (p. 334) et le « Ministre des Affaires Etrangères » (p.334) dans un palais situé « dans ce qu'on appelle la ville officielle »²³. Il décrit le groupe qui mena les discussions avec les personnalités japonaises : « le ministre de France, l'amiral [Amiral Page], l'abbé Girard²⁴, qui sert d'interprète, et les officiers de la majorité », dont il fait partie. L'entrevue fut « très intéressante » et « très longue » car « les japonais sont les plus fins diplomates du monde et ils ont un talent admirable pour détourner les questions et faire des réponses évasives (p. 335). Le Ministre des Affaires Etrangères rencontré est M. Ang-do-Tsechimano-Kami.

Il décrit enfin les efforts de séduction des américains pour s'introduire au Japon, en particulier lors de la visite de la Frégate Niagara (en 1860 semble-t-il).

Il conclut de cette visite :

« Tout ce que je vois des Japonais, tout ce que j'entends dire de leurs mœurs, de leurs coutumes, me donne une haute idée du caractère de ce peuple : il est brave, fier et intelligent, il a même conscience de sa valeur ».

Dans une lettre écrite après son séjour – datée du 3 janvier 1861 en mer – il indique à son père que le Japon lui « aurait plu, vous qui aimez tant le pittoresque » : « la nature y est superbe ; les montagnes s'entassent les unes sur les autres ». « Les quatre îles qui forment le Japon ne sont qu'une chaîne de

²⁰ Qui réside à Myako (p. 332)

²¹ Ce mot signifie en japonais « grand roi » (p. 332)

²² Il décrit la mise en scène de la délégation française qui s'est procurée, dans le but clair d'impressionner ses interlocuteurs (« en grande pompe », p. 334), vingt-huit palanquins pour tous les officiers et les membres de la légation (p. 334). Dans une lettre à son neveu écrite le 11 janvier 1861 (p. 343), il décrira la petitesse des palanquins ou norimos : « le norimo est le palanquin japonais » (p. 342).

²³ Eugène de Monet de la Marck situe ce palais très loin de la légation de France, d'où le cortège diplomatique est parti (plus de deux heures de trajets mentionne-t-il).

²⁴ Dans une lettre à son père, écrite en mer le 3 janvier 1861 après son départ du Japon, il évoque sa rencontre avec ce « véritable missionnaire des temps antiques », âgé de 34 ans : « voilà 14 ans qu'il est dans ces mers : il a passé huit ans en Chine, quatre ans aux îles Liou-Tcheou [NDLR : Okinawa] et deux ans au Japon » (p. 337).

volcans dont quelques-uns sont en plein activité » (p. 336). Il observe durant la navigation de la Renommée entre Nangasaki et Yédo deux volcans en éruption (p. 336).

Il compare le pays qu'il observe « à la baie de Naples », aussi « riche » et « fertile » : « une forte végétation sort de la mer et gravit toutes les pentes » (p. 336). Il s'intéresse à la Flore²⁵ qu'il ne peut « juger » étant arrivé en décembre (p. 337). Il demande alors à l'abbé Girard de « recueillir le plus de graines possibles » et de lui expédier à Hong-Kong avec recommandation faite à son père de les donner « au Jardin des Plantes » (p. 337).

Bibliographie

« Lettres d'un marin : extraits recueillis pour ses enfants de la correspondance intime de Eugène de Monet de la Marck, capitaine de frégate, officier de la légion d'honneur, 1849-1867, Imprimerie d'Auguste Hérissey, Evreux, 1871.

BATTESTI Michèle, La marine de Napoléon III, service historique de la marine, 1997 (thèse)

BEILLEVAIRE Patrick, « Présences françaises à Okinawa : de Forcade (1844-1846) à Haguenuer (1930) », Ebisu [En ligne], 49 | printemps-été 2013, mis en ligne le 17 novembre 2014, consulté le 18 novembre 2014. URL : <http://ebisu.revues.org/815>

MUSASHI Miyamoto (introduction et épilogue de M. et M. Shibata), Traité des cinq roues, Albin Michel, 1983

Revue Officielle du 150ème Anniversaire des relations Franco-Japonaises, 1858-2008, Agence Kas Editions, Paris, 2008

Site internet sur la flotte de Napoléon III : <http://www.dossiersmarine.org/>

Wikipedia.fr

Musée Guimet, Paris, exposition « Meiji, Splendeurs du Japon impérial (1868-1912) », janvier 2019

²⁵ Son grand père, rappelons-le, fut le naturaliste Lamarck.